

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'Hôtel du « FIGARO »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

Téléphone, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	45 »	80 »	160 »
Départements	48 »	87 »	175 »
Union postale	52 »	95 »	188 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Promenades dans Paris : La « Maison de Victor Hugo » place des Vosges : GEORGES CAIN.
La Vie de Paris : Gabriel Faure : ANDRÉ BEAUNIER.
L'agitation révolutionnaire : Le régime de l'amnistie : Louis LANTIER.
La Crise orientale : La thèse autrichienne : RAYMOND RECOULT.
L'incident Caillaux-Picard : Replaidage : Ce qu'on dit au ministère de la marine : MARC LANTIER.
Que deviendra l'Ouzenka ? : ANDRÉ NÈDE.
Autour de la politique : AUGUSTE AYRIL.
Le concours agricole : FRANZ-REICHEL.
A l'Institut : CH. DAIZATS.
Feuilleton : La Première Affaire : EDMOND DESCHAUMES.

PROMENADES DANS PARIS

LA

« Maison de Victor Hugo »

PLACE DES VOSGES

1^{er} mars 1909. Il fait ce matin un temps délicieux ; le soleil daigne, enfin, sourire aux Parisiennes. Ses rayons joyeux font étinceler les lourdes plaques de neige encore étalées sur les toits des maisons, les terrasses des palais, les fleches des églises, les arches des ponts, les parapets des quais... Le long des berges de la Seine, les tas de sable jaune, les ballots, les caisses de marchandises semblent recouverts d'une couche d'ouate. Les voitures glissent sans bruit ; les passants et les chiens ne savent où poser leurs pieds ; les femmes, d'un joli geste, ont relevé leurs jupes, elles tâtent le terrain du bout de leurs bottines pointues, puis, légères, sautillantes, passent immaculées ou d'autres se croieraient jusqu'à l'échine, et les moineaux parisiens, perchés sur les rebords des gouttières, affamés et frioleux, guettent, pour les picorer, les espaces découverts que laisseront sur le sol les traces des pas dans la neige.

A l'angle du quai de la Mégisserie, les branches noires des grands ormes sembleraient saupoudrées de mica et se découpent fantastiquement sur les fonds mauves du quartier Latin.

Mais ne nous attardons pas à flâner ; passons devant Saint-Gervais ; longeons la rue Saint-Antoine, tournons à gauche ; voici la place des Vosges ; c'est ici que, par cette blanche matinée, nous venons saluer la mémoire d'un artiste au grand cœur, qui non seulement fut un écrivain de talent, mais encore eut la gloire d'incarner le plus délicat, le plus noble et le plus rare des sentiments humains : la reconnaissance ! On inaugure ce matin dans la « Maison de Victor Hugo » le buste de Paul Meurice. Aujourd'hui c'est moins une cérémonie qu'une fête intime ; les hautes personnalités qui — sous les arcades — font le cent pas, n'ont pas le soucil crispé de gens troublés par la banalité de discours officiels. Souriant sous sa fine moustache cendrée, M. de Selves cause avec M. Chéroux, président du Conseil municipal ; Mlle Bartet, MM. J. Claretie et Paul Hervieu contemplent curieusement la place qui — toute neuve et encadrée de vieux logis aux briques déteintes, aux toits pointus — rappelle singulièrement les vues de Dordrecht et d'Amsterdam, peintes par P. de Hooch et Van der Meer de Delft.

Un coupé s'arrête : M. Clemenceau, président du Conseil des ministres, en descend. Poignées de main, présentations, causeries. Nous montons au premier étage. Là, dans la grande salle du musée, se dresse, encadré de feuillage, le buste en marbre de Paul Meurice ; très ressemblant, il semble sourire au splendide portrait d'Hugo par Bonnat. Des discours — ou mieux d'éloquentes causeries — disent avec bonne grâce les mots qu'il convenait de dire. M. Chéroux rappelle la mémoire du doux et ému de la reconnaissance de Paris, et M. de Selves, avec son élégante maîtrise, nous esquisse un spirituel portrait du héros de la fête. Il nous le montre admis — en ce logis même — à contempler Victor Hugo pour la première fois, « tournant son chapeau dans ses mains, tremblant sur ses jambes, n'osant dire un mot... » il cite encore ce joli mot : « ... Je m'aperçois que toutes mes pièces et tous mes sujets de pièce sont sur le dévouement... » et conclut : « Paul Meurice eût été en droit d'ajouter : « comme tous les actes de ma vie » !

Puis Jules Claretie, maître en l'art de bien dire, célèbre ces morts illustres dont il eut l'honneur, mérité, d'être l'ami : Victor Hugo, Théophile Gautier, Meurice, Vacquerie, Banville et toute la Pléiade... Nous écoutons charmés, et ceux-là seuls qui ont la joie de bien connaître M. Claretie deviennent au tremblement de sa voix toute l'émotion de son cœur fidèle. La fête terminée, nous parcourons la grande salle du musée décorée de belles œuvres signées L.-O. Mercier, Roll, Bastien-Lepage, J. P. Laurens, Roybet, Steinlen, Willette, Besnard, Rodin, Dalou. Sous le buste pensif du poète par David d'Angers, on vient d'accrocher une couronne portant cette noble inscription : « La Maison de Shakespeare à la Maison de Victor Hugo ». A côté, la bibliothèque — le sanctuaire — les éditions princeps, les œuvres rarissimes, les livres à dédicace somptueuse, les « en-tête » si curieusement composés par la géniale fantaisie de Hugo... Au mur : des croquillons, des caricatures, des lithographies ; au bas du limage d'une

fillette guidant un vieux soldat, le Maître, de sa grosse écriture, a buriné ce quatrain :

Avez-vous comme Homère et comme Bédouin,
N'ayant plus qu'un enfant pour guide et pour appui,
La main qui donna du pain à sa misère,
Il ne la verra pas ; mais Dieu la voit pour lui.

Au second étage — celui-là même où il vécut de 1833 à 1848, — les dessins de Victor Hugo : une collection inouïe, surprenante, imprévue... des mers furieuses, des couchers de soleil, des châteaux, des bords, des ciels peuplés de fantômes, des oiseaux, des caricatures, des fleurs... et ces compositions fabuleuses, d'un coloris étrange et puissant, sont obtenues par des procédés stupéfiants : des encres délayées, des lachures de crayons gras, des taches de café, des rehauts d'aquarelle, des zébrures enlées avec la barbe d'une plume d'oie, le bout d'une allumette, le manche d'un grattoir !

Plus loin, le salon des panneaux : ici apparaît un prodigieux et barbare décorateur, inventeur d'un style inclassable, le japonais, le gothique, la renaissance, le persan et le rococo se mélangent, se complètent, se heurtent. Ces frises, ces couvercles d'armoire, ces tables et ces bancs ciselés en plein bois, au canif, peints à la diable, sont bizarres, incohérents, prodigieux, mais pleins d'art !

Plus loin la chambre mortuaire reconstituée telle qu'elle était avant d'être livrée au public ; le buste de Victor Hugo sur son lit de mort, enlevé en une heure de géniale émotion par le grand artiste Léon Bonnat.

En parcourant du haut en bas cette maison historique, je me souviens d'un pieux pèlerinage fait il y a six ans déjà, par une matinée d'hiver à peu près semblable à celle-ci.

J'avais le plaisir d'accompagner MM. de Selves et J. Claretie, et Paul Meurice lui-même avait tenu — octogenaire revivait ses souvenirs de jeunesse — à nous faire les honneurs de cette demeure où il avait résolu d'élever un temple à Victor Hugo, son dieu.

C'était en janvier 1903 : l'une des écoles de la Ville de Paris occupait alors, du haut en bas, le vieux hôtel de Robespierre, l'ancien logis de la belle Marion Delorme, la maison d'Hugo. Des enfants travaillaient, riaient, jouaient aux barres et au chat perché sous ces murs, dans ces cours qui jadis avaient vu passer la beauté, la grâce et le génie.

Ce jour-là, comme aujourd'hui, nous étions montés au second étage, celui qu'habita le Maître...

— Les distributions de l'appartement n'ont pas été modifiées, nous assurait Meurice... Voici le vestibule, ouvrant sur le palier étroit de l'escalier... Ici, la salle à manger : c'est là que le dimanche on dinait en famille à la lueur des chandelles ; repas très simple, un potage, un rôti, des légumes, du fromage. Quand deux ou trois hôtes inattendus arrivaient, on courait en hâte chez le boucher ou le fruitier voisins. « C'est Lamartine, c'est Dumas » et Mme Victor Hugo entraînait en coup de vent dans la cuisine : « Vite, ajoutez deux côtelettes ! »

En 1903, lors de notre visite, la salle à manger était tout entière occupée par une salle d'étude, aux bords de bois alignés, aux murs blanchis à la chaux, plaqués de tableaux noirs couverts de problèmes, de préceptes de morale, de patriotisme... et de tempérance !

« Jugeons les autres comme nous voudrions être jugés. » — « L'eau-de-vie, c'est l'eau de mort. »

Plus loin le tableau des Droits de l'homme et du citoyen faisait vis-à-vis à une carte de l'Europe centrale... Il en était de même, on le peut voir, dans toutes les pièces du logis converties en salles de classe. Dans les combles, les cloisons séparant les chambres de bonne et les greniers ayant été abattus, l'étage tout entier avait été converti en un immense atelier de menuiserie où travaillaient les petits écoliers de la Ville de Paris.

Et pendant que nous parcourions toutes ces salles — qui devaient devenir le beau musée que nous admirons aujourd'hui — Paul Meurice nous contait l'histoire du logis et aussi celle des autres habitations de Victor Hugo. Aux premiers jours de 1830, le poète demeurait dans « l'unique » maison de la rue Jean-Goujon, au deuxième étage. C'est là qu'il écrivit, en cinq mois, *Notre-Dame de Paris* ; ses documents étaient entassés dans une bibliothèque d'occasion faite de quatre planches rattachées par des cordons et accrochée au mur par un gros clou. Tourné par des échelles, Victor Hugo était « entré dans son roman comme dans une prison ». Il avait mis ses habits sous clef pour n'avoir pas la tentation de sortir, s'était acheté une bouteille d'encre et un gros tricot de laine grise (qui l'enveloppait du cou à la poitrine) et travaillait sans répit...

En 1832, pendant les répétitions du *Roi s'amuse*, Hugo, désertant la rue Jean-Goujon, était venu s'installer ici, place Royale, n° 6. C'était bien le logis qui convenait au glorieux auteur de *Marian Delorme* : un haut et spacieux appartement ; des fenêtres ouvrant sur un paysage historique ; aux murs, des tableaux signés Louis Boulanger, Auguste de Châtillon, Devéria, Nanteuil ; des sculptures de David d'Angers et de Jehan Duseigneur...

Le Paul Meurice nous décrivait la grande pièce de réception, avec son plafond fleuri d'un dais laméux formé d'un drapeau conquis dans le capharnaüm de

d'Alger en 1830, avec le grand buste d'Hugo à gauche du divan.

« Je le vois encore, dans ces vastes salons qui avaient été ceux de Marion Delorme, accablant tout ce que Paris a de charmant et d'illustre. Quel enchantement, ces soirées !... En été surtout c'était ravissant : la grande porte de l'appartement restait ouverte, le parfum des feuillages entraînait par les fenêtres et la soirée avait lieu sur la place Royale en même temps que dans les salons... »

En écoutant ces paroles évocatrices, nous croyions revoir les beautés évanouies que notre pieux cicerone décrivait si exactement... Je le vois encore nous désignant un balcon ouvert dans l'immeuble voisin formant angle avec la maison de Victor Hugo, d'où Théophile Gautier, qui avait installé ses pénates à côté de ceux du Maître vénéré, bavardait le matin avec lui, de fenêtre à fenêtre !

Notre excellent guide nous décrivait ensuite les splendeurs qui jadis garnissaient l'appartement. Au plafond, une tapisserie du quatorzième siècle, au sujet tiré du *Roman de la Rose* ; un peu partout, des meubles de laque, des consoles Louis XVI, des vases du Japon, des meubles de prix ramassés chez les « chineurs » de la rue de Lappe...

Soudain Paul Meurice s'arrêta, très pâle, très ému, les larmes aux yeux, et nous désignant l'angle d'une petite pièce :

« C'est là, nous dit-il, avec un tremblement dans la voix, qu'était son cabinet... ici son bureau... c'est là que je le vis pour la première fois... »

Et cette simple phrase renfermait tant de dévotion, de tendresse et de reconnaissance qu'aucun de nous n'osait parler, dans la crainte d'effaroucher le fantôme que venait certainement d'évoquer notre cher compagnon.

Georges Cain.

LA VIE DE PARIS

GABRIEL FAURÉ

Un gracieux étonnement se sera, hier soir, manifesté maintes fois comme ceci :

— Tiens, Gabriel Fauré n'était donc pas de l'Institut ?

Tout le monde croyait qu'il en était ; ainsi sa renommée pouvait se passer d'un nouvel honneur. Mais l'Académie des beaux-arts a voulu réparer cette négligence : c'est à merveille, et il faut la féliciter.

On dit souvent de Fauré qu'il est notre Schumann ; et l'on a raison de le dire, si l'on veut ainsi marquer l'importance et la beauté de son œuvre. Mais Fauré est un Schumann tout autre, un Schumann à sa manière originale et si particulière, qu'on le reconnaît dans la surprenante diversité de ses compositions. Je crois qu'il faut le caractériser comme l'artiste le plus varié, le plus apte aux inspirations les plus différentes ; mais son style marque chacune de ses fantaisies.

En fait de musique de chambre, il a donné des quatuors, des sonates et des quintettes d'une qualité classique, d'un tour noble et gracieux. Sa musique religieuse est véritablement pieuse et, sinon mystique, du moins consciente de son sublime objet ; par la simplicité grave et charmante de la ligne, elle a toute la dignité du genre et elle suit toutes les péripéties du drame divin : la messe de Requiem est un chef-d'œuvre accompli.

Gabriel Fauré n'a pas écrit pour le théâtre. Il a composé de la musique de scène, un *Shylock* délicieux, un admirable *Prothée*, le subtil et bel accompagnement lyrique et musical d'une ou deux situations de *Pelléas et Mélisande*. Mais il donnera bientôt un opéra de *Pénélope*...

Et surtout il est le maître incomparable du lied. C'est ici que s'est manifesté avec le plus d'abondance, de nouveauté, son merveilleux génie. Depuis *Lydia* jusqu'à la *Chanson d'Eve* quelle magnifique profusion !... *Lydia*, sa première mélodie, a la délicate perfection de l'éclat antique, la grâce latine ; et elle fait songer que Catulle et Propertius auraient voulu cette musique autour de leur rêve d'amour et de mort. Et puis, Fauré multiplia les chansons de tendresse et de mélancolie. Il empruntait aux meilleurs poètes le sujet, le motif ; et l'accomplissait, avec une aisance extraordinaire, le miracle perpétuel de l'équilibre absolu et de la plus complète liberté.

Fauré ne suit pas seulement le texte du poème, il n'est pas seulement docile à l'exactitude des mots et du rythme ; mais il devine l'idée, au sentiment du poète, son intelligence et respectueuse attention, sa fine complaisance. Il ne veut pas que le poème n'ait été que le prétexte de sa musique. Et sa musique n'en est ni diminuée ni contrainte ! Avec quelle spontanéité heureuse elle s'élance ; elle ne subit aucune gêne ; on dirait qu'elle est toute seule ; et l'on ne sait si elle mène le poème ou si le poème la mène : ils vont tous deux ensemble, et comme animés l'un par l'autre...

Quand Niedermeyer eut composé la musique du *Lac*, je crois que Lamartine fut content, car le *Lac* en devint plus célèbre et plus populaire encore. Toutefois, il écrivit, dans le singulier commentaire de ses *Méditations*, que la musique et la poésie sont deux arts qui n'ont pas besoin d'une aide réciproque ; un beau poème a, en lui-même, sa musique, disait-il, comme une belle phrase musicale a, en elle-même, sa poésie. Ce reproche (où il y a un peu d'ingratitude) s'adresserait très justement à maintes mélodies modernes. Beaucoup de musiciens, fort désinvoltes, se moquent un peu trop du poète. Et il en résulte que le poème est une chose, la musique en est une autre ; l'union, tout à fait arbitraire, de ces deux choses ressemble à ces mariages, dits de raison, où les deux époux vont chacun de son côté...

Mais quelle exquise réussite, le parfait accord de deux arts jumeaux !... Par les jours de limpide lumière, la plaine d'Ombrie est admirablement parée de la double verdure des oliviers et des vignes. Au fût de chaque olivier grimpent une vigne ; les feuilles de l'olivier sont grises et argentées ; la souple vigne, plus foncée, marie son feuillage à celui de

l'arbuste qui la soutient, — qui la soutient, qui la porte et qui ne l'étoffe pas, et qui la laisse joliment s'épanouir à son gré. Ainsi composent une ravissante harmonie la vigne et l'olivier d'Ombrie.

Et ainsi, la musique de Fauré se pose sur les poèmes, s'appuie à eux, suit leurs rameaux et se développe à sa guise, fidèle et libre, amoureuse et vive.

Elle s'est éprise des chansons tendres, mélancoliques de Verlaine. Elle a trouvé, pour se joindre à elles, de tendres et de mélancoliques accents. La musique de cette poésie s'est, de cette manière, doublée ; deux voix se sont mises à l'unisson, la voix qui parle et la voix qui chante, afin d'aller plus directement à l'esprit et à l'âme.

Les lieder de Fauré sont un des plus étonnants trésors de musique qu'il y ait. Tristesse et gaieté, la joie des amours commençantes, le désespoir des déclinés du cœur, l'égresse, la nostalgie, la crainte de la frivolité universelle, cette peur de la mort qui est au fond de tous nos émois, et la tranquille bonheur, et l'imprudence des embardées pour Cythère, et la suave douceur des larmes, et enfin toutes les innombrables façons que nous avons de mêler nos sentiments, nos douleurs et nos félicités, tout cela, — et ce qu'on ne sait pas dire avec des mots, — tout cela est dans les divins lieder de Gabriel Fauré.

Les musiciens les plus difficiles les ont déclarés très savants. Les ignorants les entendent et ils en ressentent le charme souverain.

Et puis, aujourd'hui, avec ses récentes *Chansons d'Eve*, dont il a emprunté le thème littéraire à Charles Van Lerberghe, Fauré a encore renouvelé son art. A son œuvre d'amour, d'élégie et de fête galante, il ajoute une inspiration philosophique, une note de pensée profonde. Les *Chansons d'Eve*, qui évoquent les premiers jours du monde, le mystérieux commencement de tout, le rêve inaugural, sont à ses mélodies antérieures ce qu'est à la poésie de Musset la poésie d'Alfred de Vigny. Une méditation musicale, et de quelle beauté poignante et sereine !

Un musicien aurait mieux que moi rendu hommage à Gabriel Fauré. Mon amitié fut imprudente, en souhaitant ce privilège ; et mon admiration s'est fiée à sa ferveur... Il est malaisé de parler d'un art qu'on aime et dont le secret vous échappe ; et la musique n'a pas besoin de commentaire, probablement. Je n'ai pas su rendre le prestige de cette impérieuse, douce et puissante magie : un charme qui trouble, qui alarme, et par les plus discrets et les plus purs moyens de l'art. Ce charme, on devait l'analyser mieux ; et, tout de même, à la fin de l'analyse la plus délicate et la plus minutieuse, il resterait encore l'essence indéfinissable, qui ne dépend ni de la technique ni de la science, — et qui est le prodige intime de la musique, l'âme intangible des sons, une passionnée et qui se marie à nos âmes plus étroit que la vigne aux oliviers d'Ombrie...

André Beaunier.

Echos

La Température

Hier, à Paris, la pluie et la neige ont alterné pendant toute la journée, laissant, sur le pavé de nos rues, les traces boueuses de leur passage. L'atmosphère est ainsi entretenue dans une constante humidité, mais la température, malgré cette suite de pluie, de neige, de grêle et de grésil, varie peu. A sept heures du matin, le thermomètre était à 10° sur Paris ; vers cinq heures du soir on notait 5° au-dessus. La pression barométrique accusait à midi : 756^{mm}.

Des pluies et des neiges sont aussi tombées sur le nord et l'ouest de l'Europe, et en France, il a beaucoup plu à Besançon, à Toulouse, à Clermont-Ferrand et à Charleville. Enfin sur nos côtes la mer est houleuse au Havre et à Brest.

La température a baissé dans plusieurs de nos régions. Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Nancy, 0° à Lyon et à Nantes, 1° à Dunkerque, à Boulogne et au Mans, 2° à Lorient et à Bordeaux, 3° à Lille d'Aix, à Rochefort et à Marseille, 4° à Cherbourg, à Brest, à Toulon et à Cette, 5° à Perpignan, 6° à Ouessant et à Biarritz, 8° à Orléans, 12° à Alger. Au-dessus de zéro : 1° à Charleville et à Besançon, 2° à Belfort, 6° à Gap, 8° au puy de Dôme, 11° au mont Moutier.

En France, le temps va rester frais ; des gibouilles sont probables, principalement dans l'Est et le Sud.

(La température du 13 mars 1909 était, à Paris : 6° le matin et 10° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 756^{mm} ; belle journée.)

Monte-Carlo. — Température (terrasse du Casino) : à dix heures du matin, 18° ; à midi, 23° ; temps très beau.

Nice. — Température : à midi, 17° ; à trois heures, 17°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Auteuil. — Gagnants du *Figaro* :

Prix du Pré-Catelan : Ludvine ; Matsouyé.
Prix des Pins : Mirage II ; Frelon II.
Prix d'Auteuil : E. Veil-Picard ; Rouvrou.
Prix Juigné : Tiercelet ; Mlle Aminte.
Prix Amalou : Saut de Loup ; Olivier.
Prix Viranod : Bushido ; Schaffhouse.

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Nice. — Gagnants du *Figaro* :

Prix des Eucalyptus : Triple Rang ; Black Pearl.
Prix de la Société Sportive d'Encouragement : Cécile ; Germania.
Grand Prix : Grill Room ; Patricienne.
Prix de la Société d'Encouragement : Clog Dance ; Triple Rang.
Prix de Bellemare : Beppo ; Rose de Noël.

A Travers Paris

Le Président de la République, accompagné de MM. Ramondou, le capitaine de frégate Laugier et Nelson Lanes, conseiller général de Lot-et-Garonne et président de la Chambre de commerce d'Agen, est allé visiter hier matin l'exposition du Concours agricole.

Il a été reçu à la galerie des Machines

par MM. Ruau, ministre de l'Agriculture, Millies-Lacroix, ministre des colonies, Randoing, commissaire général du Concours, Ringelsen, directeur du cabinet de M. Ruau ; Méline, Vigier, Vassilière, directeur de l'Agriculture, Prillieux, Courrégelongue, Mulac, Plissonnier, Dybowski, Dauzon, Laurent, Tonny, etc., etc.

La visite, qui a été faite suivant l'itinéraire traditionnel, n'a pas duré moins de deux heures. Elle a vivement intéressé M. Fallières qui a félicité les principaux exposants et les lauréats.

Ces derniers ont été invités par le chef de l'Etat à un déjeuner qui a eu lieu à une heure à l'Elysée, et auquel ont assisté, avec M. Ruau et M. Millies-Lacroix, MM. Méline, Gomot, Paul Rouvier, Courrégelongue, Giresse, Dauzon, Malbec, Vassilière, Ringelsen, de Lappart, Dybowski, le docteur Regnard, Randoing, Broliet, Battanchon, Decauville, Delpech, etc.

M. Langlois, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire à la Faculté des lettres, ayant demandé, ainsi que nous l'annoncions hier, la chaire d'histoire du moyen âge, vacante par suite du décès de M. Luchaire, le ministre de l'Instruction publique a consulté sur cette mutation le conseil de la Faculté, qui a émis un avis favorable.

Le Conseil supérieur de l'Instruction publique va être appelé, à son tour, à donner son avis, et ce n'est qu'après cette dernière consultation que M. Doumergue fera, s'il y a lieu, la nomination.

PUBLICITE

Grâce à la commission d'enquête sur l'affaire Légitime, nous possédons déjà une notable partie de la correspondance complète de M. Millies-Lacroix. Pourtant les érudits regrettent que, dans cette intéressante publication, on n'eût pas réservé une place aux pièces intimes, secrètes et strictement personnelles. Cette fâcheuse lacune vient enfin d'être comblée.

Pas plus tard qu'avant-hier, M. Ballot, ancien gouverneur de la Guadeloupe, a versé devant la commission toute une série de lettres signées de M. Millies-Lacroix, et qualifiées, sur l'en-tête, de confidentielles.

Libre aux esprits routiniers de blâmer ces nouvelles façons administratives. Les ministres, au contraire, ne manqueraient pas d'en faire leur profit.

Que de fois ils se trouvent embarrassés pour porter à la connaissance des contribuables tel ou tel de leurs projets, tel ou tel de leurs vœux ! Personne ne lit plus les communications officielles et on a tant abusé de l'affichage qu'il a fini par perdre toute espèce de crédit. Désormais, pour assurer à leurs circulaires une publicité sérieuse, nos gouvernants n'auront plus besoin de ces moyens surannés. Il leur suffira d'inscrire sur le document la mention *confidentiel*. Et ils pourront être certains que, dans les vingt-quatre heures, toute la France sera au courant. — Tinctis.

Louis Le Poitevin ! Quel peintre délicieux, quel paysagiste ému, quel coloriste délicat, dont on aimait suivre au Salon l'effort d'art, toujours original ! Il avait en peinture ce que je ne sais quoi de puissant et d'exquis tout à la fois qu'on trouve dans les livres de son cousin germain Guy de Maupassant. Malheureusement, depuis deux ans, le pauvre artiste est paralysé et l'on doute, malgré les soins dont il est entouré, qu'il puisse jamais reprendre ses pinceaux.

Aussi est-ce avec émotion que les amateurs, qui apprécient son art, iront visiter aujourd'hui, à l'Hôtel Drouot, l'exposition des tableaux de lui qui garnissent son atelier. Il y a là des œuvres d'un charme prenant, d'une sensation de nature très vive ; dont la vue, après avoir ravi le peintre, ne lui donne plus aujourd'hui que de vains et douloureux regrets. La vente aura lieu demain, sous la direction de M. Orget, assisté de M. Paul Simons, peintre expert près le Tribunal de la Seine.

Les hôtels de luxe tendent de plus en plus à restreindre leurs proportions et le Carlton Hotel qui sera inauguré demain est dans ce genre un modèle.

Installé avec un goût d'une sûreté dont M. Ruhl a déjà donné tant de preuves au Royal à Nice, au Royal à Dinard, au Grand Condé de Chantilly, au Casino Municipal de Cannes, le Carlton parisien résume, réalisés au bénéfice d'un maximum de cent personnes, les derniers progrès du confort.

Hors Paris

De Rome : « Sa Sainteté le Pape n'est pas encore remis de son refroidissement ; hier, à la réception des pèlerins belges, Pie X paraissait pâle et souffrant. Comme il était encore aphone, il a fait lire son discours en français par le cardinal Mercier, archevêque de Malines. La réception a eu lieu dans la bibliothèque privée qui est chauffée ; mais dès qu'il fut rentré dans ses appartements le Souverain Pontife sentit le besoin de se reposer et son médecin lui conseilla de suspendre de nouveaux les audiences et de garder la chambre ».

A son dernier et récent séjour à Londres, le docteur Sven Hedin fut reçu dans un des plus grands cercles de la capitale anglaise, en même temps que le docteur Stein, qui, comme on le sait, fit plusieurs explorations dans des régions déjà parcourues par le grand voyageur suédois.

Au cours du dîner, le docteur Stein sortit de sa poche une petite chaîne d'arpenleur contenue dans une boîte en aluminium.

« Ce petit instrument, dit-il, je l'ai trouvé en 1906, dans le Thibet oriental, au pied d'une ruine antique. Depuis, je

ne m'en suis jamais séparé et ne cesse de m'en servir chaque jour. »

Le docteur Sven Hedin n'eût pas plutôt aperçu cet objet qu'il s'empressa de déclarer, non sans une certaine émotion, que c'était lui-même qui l'avait perdu, il y a huit ans, au Thibet, précisant de la façon la plus exacte l'endroit même où son confrère avait dû le retrouver.

L'étonnement fut grand parmi les convives ; ils assistaient en effet à ce spectacle peu banal de deux érudits explorateurs, dont l'un avait marché si exactement dans les traces de l'autre, à cinq années d'intervalle, au milieu d'une contrée vaste et déserte, et qui, réunis comme convives dans un club de Saint-James street, s'en donnaient mutuellement une preuve aussi extraordinaire que convaincante.

La chaîne d'arpenleur, désormais historique, figure maintenant dans les vitrines, si riches en trésors de ce genre, de la « Royal geographical Society » de Londres.

Nouvelles à la Main

— Qu'a dit M. Simyan à ces télégraphistes révoltés ?
— Il les a fait conduire aux postes.

— Eh ! eh ! voilà ce ben Pataud passible des travaux forcés...
— Ça lui est égal : si on l'envoie à la Nouvelle, il y fondera aussitôt un syndicat.

Dans un salon :
— C'est égal, toutes ces histoires du ministre des finances, c'est un véritable roman-feuilleton.
— Oui, riposte quelqu'un, chaque jour on annonce la fuite au prochain numéro.

caisé. La mahalla a pourtant subi des pertes assez importantes. L'ambassade espagnole est arrivée à Fez après un voyage pénible constamment contrarié par les pluies.

Madrid, 13 mars.

On télégraphie de Melilla au *Heraldo* que les Maures Beni-Bullagi ont assassiné un Français et deux indigènes qui l'accompagnaient.

Le Français, suivant les uns, était un agent d'une Compagnie minière; suivant d'autres, un déserteur de la légion étrangère.

Le trône de Portugal

Vienne, 13 mars.

A propos des bruits d'après lesquels don Miguel de Bragança aurait renoncé formellement à ses droits au trône de Portugal, en faveur de la dynastie régnante, la *Nouvelle Presse Libre* apprend d'une personne de l'entourage immédiat du prince, que, présente ainsi, la nouvelle est inexacte.

Don Miguel ne saurait renoncer à ses prétentions au trône de Portugal. Il n'en a nullement l'intention. Tout au plus pourrait-il renoncer à ses droits pour son propre compte, mais une semblable renonciation au nom de son fils est absolument hors de question. — *Agence Havas.*

Assassinat d'un détective

Rome, 13 mars.

On annonce de Palerme que la nuit dernière le détective Petrosino, chef de la section italienne de la police à New-York, a été assassiné par des agents de l'Association de la Main-Noire qui l'ont tué en pleine rue. L'agent Petrosino était venu avec de pleins pouvoirs pour faire des recherches sur les affiliés de la Main-Noire qui vivent en Italie et recueillent des éléments pour l'action de la justice contre les malfaiteurs italiens qui sont dans les prisons américaines.

La Mafia sicilienne fut prévenue; la police a trouvé une lettre, accompagnée de la photographie de M. Petrosino, annonçant son arrivée et informant la Mafia que le redouté détective avait été condamné à mort par le tribunal de la « Main-Noire » de New-York, et que cette sentence devait être exécutée.

Il paraît que les chefs de la Mafia se sont réunis à la villa Abate et ont chargé deux affiliés de tuer M. Petrosino. La nuit dernière, pendant qu'il attendait le tramway près de la gare, M. Petrosino se vit tout à coup entouré par douze individus portant des styliques; il se défendit avec son revolver, mais succomba. On a trouvé dans ses poches des papiers importants dont une lettre de présentation au directeur général de la police du royaume et des photographies de criminels italiens. M. Petrosino avait également sur lui une forte somme et des chèques. — *Félix.*

COURTES DÉPÊCHES

— Le roi de Portugal a conféré la grand-croix de l'ordre de la Tour et de l'Épée au cardinal Merry del Val.

— La Chambre des pairs du Japon a voté le budget précédemment adopté par la Chambre des représentants.

— L'escadre russe, commandée par l'amiral Livinoff, qui était depuis quelque temps à Vigo, est partie pour Portsmouth.

— A Murca, province de Tras os Montes, en Portugal, la population a assassiné le bureau de perception, s'est emparé des valeurs et a incendié l'immeuble. La police a rétabli l'ordre.

— L'année financière expirait hier en Turquie et le budget n'étant pas encore voté, la Chambre a voté un douzième provisoire.

— La débacle du Danube prend des proportions inquiétantes; le fleuve a débordé entre Somov et Mikopol. Un grand nombre de villages sont menacés.

— Quatre déserteurs de la légion étrangère, tous quatre Allemands, provenant d'un poste établi sur la rive droite de la Moulava, sont arrivés à Melilla dans un détachement complet. Un de leurs camarades avait été tué par des indigènes.

— Cinq mineurs ont été noyés dans leur mine, à Couillet, dans la région de Charleroi.

— Une machine infernale a été découverte à Calcutta dans les bureaux du journal *The Englishman*.

Amérique latine

AU BRÉSIL

Rio-de-Janeiro, 12 mars.

L'entrée des cognacs. — Le Président de la République a signé un décret fixant à cinq grammes par litre la limite des impôts sur les cognacs à admettre en douane.

L'ancien pourcentage était de trois grammes seulement.

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 12 mars.

L'or et la circulation fiduciaire. — La caisse de conversion doit actuellement de l'or pour 745,500,000 de francs, soit, avec les 127,500,000 de francs de fonds de conversion, une existence totale d'or de 873,000,000 de francs. La totalité de la circulation fiduciaire se chiffrait présentement par environ 1,887,000,000 de francs, la garantie effective d'or ressort à 63,8 0/0, c'est-à-dire, presque la même réserve par laquell on exprime le crédit national des pays européens. En effet, la proportion de l'encaisse-or à la circulation, dans les principales banques d'émission d'Europe, s'établit aujourd'hui de la manière suivante : la Banque de France, 72,4 0/0; Reichsbank, 58,78 0/0; Espagne, 24,03 0/0; Italie, 70 0/0.

Maintenant, pour ce qui est de l'Argentine, il convient de tenir compte des trois points suivants : 1° qu'il n'existe pas la Banque d'émission réglant le crédit en même temps que la circulation; 2° que les banques privées ne peuvent pas récompter de ce fait leur portefeuille; 3° que par cela même elles sont tenues de maintenir constamment une forte encaisse-or. Il suit de là que les existences en or dans la République Argentine, y compris les 240 millions de francs de l'encaisse-or des banques particulières, s'élève à l'heure qu'il est à près de 1 milliard 111,450,000 francs, soit moralement une garantie en or de la circulation fiduciaire de 80,4 0/0.

Enfin, on annonce de nouveaux envois d'or en provenance d'Europe et de l'Amérique du Nord.

DANS LA BOLIVIE

La Paz, 12 mars.

Compagnie. — Une Compagnie vient d'être formée à La Paz, ayant pour but l'exploitation des gisements de pétrole de Titicaca.

AU CHILI

Cherbourg, 13 mars.

L'arrivée du ministre du Chili. — Ce matin, à la première heure, est arrivé à Cherbourg le paquebot *Araya*, ayant à son bord M. Puga Borne, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Chili en France. Au débarcadere, M. Puga Borne a été reçu par M. Leneveu, sous-préfet, qui lui a souhaité la bienvenue au nom du gouvernement français. Le nouveau ministre a pris le train à destination de Paris. M. Puga Borne a été dernièrement ministre des affaires étrangères du Chili.

L'INCIDENT Caillaux-Picard

REPLATAGE

M. Caillaux a capitulé ! Il refusait hier à son collègue de la marine les trente-cinq millions que celui-ci jouait dès maintenant nécessaires sur le budget de cette année pour assurer la réfection du matériel naval et de l'armement. Et il a suffi de diminuer de cinq millions cette somme immédiate pour qu'il acceptât toute la combinaison du ministre de la marine, c'est-à-dire trente millions par an pendant sept ans.

Le désaccord des ministres avec M. Caillaux ne portera donc plus sur les crédits de la marine. Mais il subsistera sur tant d'autres questions qu'on peut regretter, pour le cabinet lui-même, ce replatage provisoire.

Voici la note communiquée sur cet important Conseil des ministres :

Les ministres et sous-secrétaires d'Etat se sont réunis samedi après-midi, à l'Élysée, sous la présidence de M. Fallières. Ce Conseil s'est prolongé de trois heures à six heures; il avait été précédé d'une conférence entre MM. Clemenceau, président du Conseil, Alfred Picard, ministre de la marine, et Caillaux, ministre des finances, conférence au cours de laquelle un accord est définitivement intervenu pour la mise en état du matériel naval.

Le Conseil des ministres a ratifié cet accord.

Le montant des crédits nécessaires pour la mise en état du matériel naval est fixé à cent quatre-vingt-dix millions. La dépense sera répartie sur six ou sept exercices, à raison de trente millions par an.

Pour l'exercice en cours, le gouvernement demandera aux Chambres le vote d'un crédit supplémentaire de trente millions. Un projet portant ouverture de ce crédit au budget de la marine sera déposé jeudi prochain sur le bureau de la Chambre.

Pour l'exercice 1910, les crédits mis à la disposition du ministre de la marine seront également augmentés d'une somme de trente millions.

Pour les années suivantes, le gouvernement ne peut engager d'avance le vote des Chambres; mais il leur indiquera les nécessités auxquelles elles auront à faire face pour achever l'œuvre qu'il juge nécessaire d'entreprendre cette année.

D'autre part, le ministre de la marine, pour tenir l'engagement pris devant le Parlement, saisira la Chambre, en même temps que de la demande de crédits supplémentaires pour l'exercice 1909, d'un inventaire de la marine, énumérant les garanties qu'il offre pour le bon emploi des deniers publics ainsi que les efforts qu'il aura lieu de faire pour l'utilisation de notre matériel naval.

M. Alfred Picard a ensuite indiqué au Conseil les observations qu'il adresse à la Cour des comptes en réponse aux réticences de cette Commission, signalant les abus commis dans l'administration de la marine de 1902 à 1907. Le ministre a fait remarquer au Conseil que des abus semblables s'étaient produits à une époque bien antérieure, sans retenir l'attention de la Cour des comptes.

M. Alfred Picard se propose de demander des explications à ce sujet.

Dès à présent, il a résolu de constituer une commission chargée de procéder à une enquête sur l'état de la marine française.

Cette commission devra rechercher les responsabilités, déterminer les sanctions et proposer les mesures à prendre pour l'avenir. Elle devra remettre son rapport le 15 mai au plus tard.

La commission d'enquête est composée comme suit :

Président : M. Tetreau, président de section au Conseil d'Etat.

Membres : M. Mayniel, conseiller d'Etat; M. Mauguier, directeur du contrôle au ministère de la guerre; M. Moreau, inspecteur général des finances; M. Serres, contrôleur général de la caisse à l'administration de la marine; M. Moufflet, contrôleur de 1^{re} classe de l'administration de la marine; M. Rauch, contrôleur de 2^e classe de l'administration de la marine; M. Wurtz, inspecteur des finances.

Enfin, le ministre de la marine a annoncé au Conseil qu'il allait hâter l'élaboration d'un important projet de réorganisation de la marine, en vue de donner désormais toutes les garanties désirables à cette administration.

M. Caillaux, ministre des finances, a ensuite entretenu le Conseil du projet de budget de l'exercice 1910, dont il poursuivait l'étude.

Le ministre des finances a été autorisé par le Conseil à ne déposer ce projet de budget qu'après les vacances de Pâques.

CE QU'ON DIT

AU

MINISTÈRE DE LA MARINE

Hier matin, en rendant compte de l'état de la question du bilan de la marine, nous disions qu'un personnage de la rue Royale, bien placé pour connaître le fond des choses, nous avait annoncé que le conflit tournerait finalement à l'avantage de la marine — et de M. Alfred Picard. Ce pronostic s'est vérifié. M. Alfred Picard l'a emporté. Le Conseil des ministres, ainsi qu'on le lira d'autre part, est entré dans les vues du ministre de la marine.

Rapportons sommairement les faits. Le 5 janvier dernier, M. Alfred Picard terminait ce qu'on a appelé le bilan de la marine, duquel il résultait que 225 millions étaient nécessaires pour la mise en état de la flotte construite et de la flotte en construction. Les chiffres de ce bilan étaient aussi soumis aux investigations de quatre inspecteurs des finances délégués au ministère de la marine par M. Caillaux. Et peu après, celui-ci entreprenait de démontrer que les demandes de son collègue étaient exagérées dans des proportions considérables.

Dès lors, la controverse s'engagea entre les deux ministres qui échangèrent des notes et des mémoires. Au bout de quinze jours ou trois semaines de discussions dont nous avons rapporté fidèlement les échos en leur temps, M. Alfred Picard consentait une réduction de 30 millions sur son chiffre primitif, ce qui ramenait ses demandes à 195 millions en chiffres ronds.

Mais cette réduction ne parut pas suffisante à M. Caillaux qui exigea davantage. M. Picard refusa énergiquement toute nouvelle concession. Le conflit éclata donc et devint vite aigu. M. Caillaux se cantonnant de plus en plus dans son intransigeance, en arriva un jour à ne vouloir accorder en tout et pour tout que 18 millions pour cette année, sans prendre aucun engagement non pas seulement pour l'avenir, mais même pour l'année prochaine.

C'est là où en était la question du bilan au début de cette semaine. Le conflit avait pris une telle acuité, qu'il fallait en finir au plus tôt avec une discussion irritante qui, à la longue, risquait d'engendrer une crise ministérielle. C'est à quoi s'employa M. Clemenceau, ces jours derniers, dans une série de conférences et de conversations qu'il eut avec les ministres intéressés.

Hier enfin, il réussit à mettre M. Caillaux d'accord avec M. Picard, et le Conseil ratifia officiellement cette entente en décidant — ce sont les termes mêmes de la note *Havas* — que « le montant des crédits nécessaires pour la mise en état de notre matériel naval était fixé à 190 millions ».

Nous aurions aimé recueillir les impressions de M. Alfred Picard sur l'issue si heureuse pour lui du conflit suscité par l'intransigeance de M. Caillaux. Mais l'actuel ministre de la marine imite volontiers de Conrart le silence prudent. Heureusement, quelqu'un de son entourage a bien voulu parler pour lui et nous déclarer toute la satisfaction que la marine éprouvait de la solution intervenue.

En somme, nous dit-il, la marine demandait primitivement 225 millions à dépenser en 6 années, soit 37 millions par an. Elle avait réduit ses demandes à 190 millions à dépenser dans le même laps de temps, soit 30 millions par an. Or, ces 190 millions, le Conseil des ministres les admet, il les proclame nécessaires, il ne trouve pas que nous ayons enté la note. Et, mettant ses dires en action, il nous alloue 30 millions pour cette année et 30 autres pour l'année prochaine. De quoi pourrions-nous nous plaindre ? N'est-ce pas le cas de dire une fois de plus : tout est bien qui finit bien ?

Mais, disons-nous, cela ne vous autorise qu'à engager 60 millions de dépenses.

Il convient de s'entendre. Le gouvernement, cela est de pratique courante, ne peut pas engager le vote des Chambres plusieurs années d'avance; l'annuité du budget est la règle absolue, surtout quand on se trouve, comme actuellement, près de la fin d'une législature. Chaque année, le Parlement devra voter les 30 millions dont il s'agit. Aussi bien ne faut-il pas voter, chaque année, les crédits afférents aux constructions des navires commencés antérieurement ? Le Conseil d'Etat a fait, pour le bilan, tout ce qu'il pouvait faire et même un peu plus, puisqu'il ne s'est pas borné à s'occuper des exercices 1909 et 1910 et qu'il a décidé qu'il indiquerait aux Chambres « les nécessités auxquelles elles auront à faire face pour achever l'œuvre jugée nécessaire ».

Certes, répliquons-nous, vous avez lieu de vous féliciter que le gouvernement ait donné gain de cause à M. Alfred Picard. Mais ne craignez-vous pas quelque difficulté lorsque les crédits supplémentaires viendront en discussion devant les Chambres ?

Les arguments que M. Picard a soumis à ses collègues et qu'il a fait triompher, en dépit de la résistance de M. Caillaux, seront présentés au Parlement qui se conviendra très aisément du bien fondé de nos demandes, s'il veut bien écouter nos raisons sans parti pris, sans idées préconçues. Oh ! je sais bien que nous n'avons pas une bonne presse et que la marine écope fortement depuis quelque temps, à cause de ses procédés administratifs et financiers. Mais il ne faut pas oublier que ces procédés sont présentement l'objet de réformes et de modifications profondes.

La présence de M. Alfred Picard au ministère n'a pas d'autre signification que celle d'une remise au point de nos méthodes administratives.

En défendant devant le Parlement ses demandes d'argent, le ministre ne manquera pas de faire connaître les garanties qu'il a prises déjà ou qu'il compte prendre encore pour le bon emploi des deniers publics. C'est ainsi qu'il vient de constituer une commission d'enquête formée de membres du Conseil d'Etat, d'inspecteurs des finances, de contrôleurs de la guerre et de la marine à l'effet de rechercher les responsabilités encourues pour certains faits signalés par la Cour des comptes.

On a beaucoup parlé dernièrement de la façon dont sont passés les marchés de la marine. Des son arrivée au ministère, bien avant les administrations de la Cour des comptes, M. Picard avait été frappé de certaines clauses de ces marchés, clauses qu'il jugea devoir être modifiées ou supprimées. Et aussitôt il donna l'ordre de préparer un nouveau règlement des Conditions générales de nos marchés. On y travaille actuellement et d'ici peu ce règlement verra le jour.

Toute une reorganisation de la marine est à l'étude, et sans les préoccupations multiples et de tout ordre que nous a causées le bilan, peut-être cette œuvre de reconstitution serait-elle plus avancée qu'elle ne l'est. Mais maintenant que nous voilà libres de soucis lancinants, nous allons retrouver plus de calme et nous pourrions nous adonner avec une ardeur nouvelle à cette réforme organique dont M. Picard, tout le premier, a reconnu l'urgence et impérieuse nécessité. Dans cette besogne ardue et difficile, qui ne saurait être l'œuvre d'un jour, mais qui demandera de patientes réflexions, l'esprit méthodique, précis et clairvoyant du ministre sera une aide précieuse à ceux qui travailleront sous sa direction.

Si le Parlement n'est guidé, lors du débat à venir, que par son patriotisme, que par son désir de coopérer au relèvement de la marine, si de fâcheuses et mesquines considérations politiques ne viennent pas dicter les votes, nul doute que les crédits supplémentaires demandés par le gouvernement tout entier, y compris M. Caillaux, ne soient accordés haut la main, puisque la marine a la chance d'avoir à sa tête un homme d'une haute conscience et d'une rare valeur intellectuelle, préoccupé avant tout d'ap-

porter de la clarté, de la méthode et de la rectitude dans la gestion financière du département.

Telles sont les choses encourageantes et réconfortantes qu'on nous a dites hier rue Royale, sous le coup de la satisfaction que causait à tous l'issue du conflit.

Marc Landry.

LA PRESSE DE CE MATIN

L'INCIDENT CAILLAUX-PICARD

L'Action, sous la signature de M. Henry Bérenger :

Puisque l'accord s'est fait sur les annuités successives de 30 millions qui étaient prévues depuis deux mois, on peut se demander pourquoi il n'a été conclu que maintenant. On a vu, en effet, que les deux ministres ont été saisis de réticences, de portes prises, avant tout de portefeuilles gardés.

La France, qui a le sens du ridicule, ne supporte pas longtemps des scènes plus dignes de Galignani que du palais de l'Élysée.

L'Aurore, sous la signature de M. Maxime Vuillaume :

Les difficultés qui se sont présentées avant la conclusion de cet accord entre M. Picard et M. Caillaux, ont été présentées de nouveau si l'un ou l'autre des deux ministres eût été saisi au successeur qui aurait certainement été désigné. Il eût donc fallu discuter à nouveau, délibérer, conférer et conclure. Mieux vaut ne point avoir perdu un temps précieux. La solution que nous considérons comme parfaitement heureuse était tout indiquée. On peut même dire qu'elle s'imposait.

L'Autorité, sous la signature de M. Paul-J. de Cassagnac :

Pendant deux mois, Caillaux, avec l'air du monsieur qui offre quarante sous au fâcheux qu'on lui refuse, refusait de céder à M. Picard, qui refusait toute concession à Clemenceau et à la loi. Il a laissé courir le bruit que Clemenceau n'aurait ni le débarquer ni le brusquer, de crainte de révéler qu'il est, et que...

Et le Tyran a cané, le Tyran a mis les poudres, et il a défilé devant les menaces de chantage et s'est contenté des quarante sous offerts par Caillaux.

Cela ne rehausse point son prestige, même aux yeux de la majorité.

La Lanterne :

L'incident Picard-Caillaux :

Nous n'avons jamais pensé que M. Caillaux se débâtait à une obligation imposée par le patriotisme, nous n'avons jamais cru que M. Picard disposait à accorder dans des proportions incommensurables les dépenses de son département. Mais l'expérience nous a rendus méfiant, il fallait que les propositions de l'administration de la rue Royale fussent discutées et plus minutieusement réduites à un minimum basé sur les besoins d'extrême urgence.

La Petite République :

Il ne s'agit pas de la manière la plus honorable pour les deux parties. On compte un total de 190 millions de dépenses et on inscrit pour des choses les plus urgentes 30 millions aux crédits supplémentaires de 1909 et 30 millions au budget de 1910.

De cette façon la marine pourra pourvoir au plus pressé et notamment à l'insuffisance des stocks de munitions. Elle pourra faire des commandes en conséquence de cause et en conséquence sans délai, à mesure de leur fabrication, les projectiles indispensables.

Le Radical :

Certes, si nous nous félicitons de l'accord intervenu, nous ne pouvons pas pour cela les discussions qui l'ont précédé. Il était bon que ces discussions fussent soulevées, comme elles l'ont été par les justes résistances du ministre des finances. Nulle opposition ne fut, en effet, plus insistante.

Les comptes de la marine n'ont jamais brillé par une excessive clarté. Le récent rapport de M. Brousse a mis au jour de singulières pratiques, et des dépenses plus singulières encore. Félicitons donc ceux qui se sont efforcés de mettre un peu de lumière dans ces obscurités, d'y mettre, pour parler net, de l'ordre et de la droiture.

Le Rappel :

Devant la résistance de M. Caillaux, M. Clemenceau s'est incliné, et M. Picard a plié sa langue.

A quoi bon, dès lors, toute cette mise en scène pour aboutir à un résultat qui était si simple d'obtenir dès le début du conflit ?

La suite, par M. Edouard Berthelot : « Le Dilemme d'une Vie d'Impératrice », par M. Ernest Daudet ; « Romanciers anglais contemporains : M. Rudyard Kipling », par M. Firmin Roz ; « Le Travail intellectuel chez les aveugles », par M. Pierre Villey. — Revue dramatique : *la Furie*, à la Comédie-Française; *la Route d'Emmerance*, au Vaudeville; *l'Âge de Buridan*, au Gymnase; *les Femmes*, à l'Odéon, par M. René Drouin. — Revues étrangères : *l'Immortelle bien-aimée*, de Beethoven, par M. T. de Wysewa. — Chronique de la quinzaine, Histoire politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie française. — Bulletin bibliographique.

La République française, sous la signature de M. Louis Latapie :

Le ministère est renfloué. La comédie est finie.

M. Caillaux, qui joue dans le ministère les cartes sur le jeu de la marine, est entré dans le quadrille après une figure mouvementée.

Il est bon de noter, avant tout, cette tentative du ministre des finances, essayant d'entraîner le ministre, l'isotant quatre ou cinq dans la coulisse qui soufflaient de toute leur force pour faire chavirer la barque; quand M. Caillaux a vu que le ministre résistait il a compris qu'il fallait à tout prix se faire entendre, et il a dit : « Poincaré et moi, nous sommes d'accord, nous sommes d'accord avec M. Fallières. »

Le naufrage du ministère est conjuré, mais le naufrage de la marine ? Ceci est une autre affaire.

ECHOS & NOUVELLES

L'Action :

Le bal de l'Hôtel de Ville, projeté pour le 27 mars aurait au Conseil municipal des adversaires. Et ceux-ci, pour l'empêcher, ont imaginé le truc qui voici :

Comme il est de coutume de renouveler le bureau à la première session, ils ont signé hier une pétition adressée au préfet lui demandant de convoquer le Conseil en session ordinaire le 22 mars. Ce serait donc le nouveau bureau qui bénéficierait de la fête et en réglerait les frais. Le bureau actuel, par tact, s'abstenait, et ainsi on supprimait *pro forma* la petite fête. Plus de violons ! plus de buffet !

Le Journal :

La croisière de Guillaume II va faire en Méditerranée à partir du 13 avril, jour où il s'embarquera à Venise sur son yacht *Hohenzollern*, provoque de nombreux commentaires. Une fois de plus on prétend, dans certains milieux, que l'Empereur aurait le désir de se rencontrer avec le Président de la République ? On dit aussi qu'il serait possible que le Kaiser, au cours de la croisière, s'arrêtât à Vigo, où il aurait une entrevue avec Alphonse XIII.

Le Petit Journal :

L'Office Colonial a reçu un rapport sur la dépopulation d'une partie du territoire de l'est de l'Ouganda, région peu explorée. Elle comprend environ quatre cent mille individus. Tous sont noirs et vont complètement nus. Ils cultivent leurs terres avec beaucoup de soin. En passant à travers leurs champs et près de leurs collines plantées de vignes et de vergers on se croirait dans le Midi de la France.

Le Petit Parisien :

Des irrégularités ayant été constatées dans sa comptabilité, le nom de Baron, caissier de la Caisse d'épargne de Moulins, et en même temps receveur municipal, a été écarté à la prison de Clermont.

L'administration des finances a établi que les détournements se montent à une trentaine de mille francs, qui ont été prélevés, non sur les fonds municipaux, mais sur les livres de caisse d'épargne que des déposants trop confiants laissent à la libre disposition de Baron.

De Lyon.

On annonce la mort de M. Lucien Blanc, président fondateur de l'Union des Sociétés compa-

gnonniques, maire de Crézien-la-Varenne, où il s'était retiré il y a plusieurs années déjà. Le défunt, un vieillard de quatre-vingt-six ans, a consacré toute son existence au développement et surtout au rapprochement des associations de « tour de France », trop souvent rivales.

C'est dans une réunion tenue rue du Caire, à Paris, que M. Lucien Blanc avait, en 1875, été reçu « compagnon bouillier »; suivant la tradition, ses parrains lui décernèrent le surnom de Provençal le Résolu.

LE MONDE RELIGIEUX

Le cardinal Andrieu. — Le cardinal Andrieu, nouvel archevêque de Bordeaux, fera incessamment à Lyon, devant le cardinal Coullié, la profession de foi consécutive à toute promotion épiscopale. Il sera intronisé dans la cathédrale métropolitaine le 25 mars.

La question des presbytères au Conseil d'Etat. — Le Conseil d'Etat était saisi déjà de la question suivante : un Conseil municipal accordé à un curé la jouissance gratuite du presbytère, propriété communale, ce qui est une manière détournée de subventionner le culte, d'après la jurisprudence établie, ce qui est donc contraire à la loi de 1905. Le préfet annule cette décision du Conseil municipal, lequel oppose de son côté à l'annulation la force d'inertie. Le préfet a-t-il le droit d'expulser le curé par mesure administrative et d'apposer les scellés sur l'immeuble ? Qui, vient de répondre le Conseil d'Etat. Les faits se sont passés à Triconville (Meuse), et c'est le maire de Triconville qui a déféré le préfet de la Meuse au Conseil d'Etat.

La question est extrêmement grave. Elle dépasse de beaucoup l'objet du litige. En effet, il s'agit, comme la loi fait justement observer à la haute assemblée M. Cardot, commissaire du gouvernement, « de déterminer l'étendue des pouvoirs appartenant normalement à l'administration pour assurer l'exécution des lois ou des actes administratifs. Il s'agit de savoir si, dans le cas où un fait bien que prohibé par la loi ne tombe sous le coup d'aucune prohibition de la loi pénale, la puissance publique doit rester désarmée vis-à-vis d'une résistance à la loi. Il s'agit de savoir enfin si l'autorité administrative, qui dispose de la force publique, est autorisée à s'en servir sans l'autorisation du juge répressif ».

Le commissaire du gouvernement s'était prononcé pour l'affirmative.

Mgr Amette et l'abbé Loisy. — La Semaine religieuse du diocèse de Paris publie aujourd'hui, à propos de la nomination de l'abbé Loisy à la chaire d'histoire des religions du Collège de France, la note suivante : « L'archevêque de Paris a le douloureux devoir de rappeler aux fidèles que M. Loisy ayant été frappé nommément d'excommunication par un décret du Saint-Office, en date du 7 mars 1908, il est interdit par l'Eglise de communiquer avec lui et, par conséquent, d'assister à ses cours ».

Nomination. — Par décision de Mgr Amette, M. l'abbé Sauveplane, second vicaire de Saint-Bernard de la Chapelle, est nommé premier vicaire de Vincennes.

L'Institut catholique. — M. le comte de Franqueville, membre de l'Institut, présidera mardi prochain, à trois heures et demie, 74, rue d'Assas, l'assemblée générale de l'Association des amis de l'Institut catholique de Paris.

M. René Lavallée, président de l'association, ouvrira la séance par une allocution. Après lecture du compte rendu financier, discussion et approbation des comptes, on élira un membre du comité en remplacement de M. Kellier, décédé, et M. le comte de Franqueville prononcera un discours. — J. de N.

torisation de poursuites contre M. Légitimus, député de la Guadeloupe. Il devra s'expliquer, comme il a dû le faire déjà après la déposition de M. Boullé, ancien gouverneur de la Guadeloupe, sur les faits nouveaux apportés à la commission par un autre ancien gouverneur des colonies, M. Ballot. M. Ballot a, en effet, déclaré à la commission que les poursuites engagées contre M. Légitimus n'avaient été que sur l'ordre de M. Millès-Lacroix et dans un but exclusivement politique.

A l'appui de son dire, M. Ballot a communiqué à la commission une lettre confidentielle et deux cablogrammes à lui adressés par M. Millès-Lacroix, alors qu'il était gouverneur de la Guadeloupe.

Dans ces missives, le ministre des colonies demandait expressément au gouverneur de la Guadeloupe d'employer tous les moyens pour combattre M. Légitimus et ses partisans, et allait même jusqu'à ordonner au gouverneur de faire passer par le comité contentieux du gouvernement de la Guadeloupe des élections municipales qui lui avaient été favorables.

C'est sur ces allégations que M. Millès-Lacroix devra fournir des explications complètes à la commission.

Auguste Avril.

AU MUSÉUM

LA

Nomination de M. Jean Becquerel

M. Jean Becquerel, qui avait été proposé en première ligne par l'Académie des sciences et par le conseil des professeurs du Muséum, vient d'être nommé professeur de physique à cet établissement en remplacement de son père, Henri Becquerel, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

C'est le quatrième représentant de cette famille de savants qui va enseigner dans cette chaire qu'ont illustrée successivement Antoine Becquerel, à qui l'on doit les lois de la thermo-électricité; Edmond Becquerel, à qui la science de la lumière doit tant de découvertes; Henri Becquerel, qui eut la gloire de doter la science d'un chapitre nouveau et dont on a à peine feuilleté les premières pages : la radioactivité de la matière.

Jean Becquerel va donc représenter leur quatrième génération dans les étapes de la marche à la vérité. Quelque lourd à porter que soit son nom, on peut affirmer qu'il le portera sans faiblir, et les travaux remarquables par lesquels il s'est fait connaître permettent même d'affirmer qu'il le fera, ce qui semble difficile, briller d'un éclat nouveau. Il a, en effet, débuté dans la physique par des recherches dont l'originalité et l'importance sont exceptionnelles, en magnéto-optique, en optique pure, en électricité, en physique mathématique; ces travaux sont contenus dans quarante mémoires, presque tous insérés dans les comptes rendus de l'Académie des sciences.

Au nombre de ces travaux, il en est un qui mérite une mention spéciale, à cause de sa portée exceptionnelle : c'est la découverte des « électrons positifs ». On sait que les théories modernes de la physique conduisent à considérer la matière comme formée par des groupements de corpuscules électrisés. Il a été démontré que les rayons cathodiques, formés dans le tube de Crookes, sont chargés d'électricité négative et sont constitués par un flux de corpuscules appelés « électrons », dont la masse est deux mille fois plus petite que celle de l'atome d'hydrogène.

L'électron négatif est donc un élément constituant de la matière dont il possède une propriété : l'inertie. Mais, comme cette inertie se réduit à celle de l'éther, l'électron n'est pas de la matière, au sens strict du mot : on peut le considérer comme un intermédiaire entre l'éther et la matière pondérable.

Existe-t-il, à côté des électrons négatifs, des électrons positifs ? On l'a longtemps nié; mais les travaux de M. Jean Becquerel ont établi l'existence d'une façon absolument nette et sont concluants à ce sujet : aussi les physiciens les plus compétents, comme MM. Poincaré, Deslandres, Arago, ont-ils reconnu l'exactitude de ses résultats, et l'existence du second constituant de la matière est aujourd'hui démontrée.

On comprend qu'un physicien qui, très jeune encore, a pu réaliser d'aussi belles découvertes soit une des espérances de la science française : avec le nom qu'il porte, il est à la fois un passé et un avenir.

Alphonse Bergot.

LE CONCOURS agricole

La galerie des Machines est envahie par des foules innombrables. Un froid de loup dans l'immense nef; comme elle est condamnée, on la néglige la pauvre galerie des Machines. Ses vitrines sont partout brisées; les gamins du quartier sont bombardés de pierres. Il y pleut et le vent souffle glacial en mille courants d'air. Par-ci par-là des flaques d'eau, et à l'extérieur, dans la section des machines-outils, on circule par des marécages immenses, parmi d'abominables tas de détritus et d'immondices. C'est champêtre, trop champêtre!

Qu'importe! le succès est complet. Cette exposition de la France agricole est, en effet, admirable, émouvante, réconfortante. Elle, belle, bonne et laborieuse France des champs généreux y triomphe dans un magnifique effort, que n'a pas encore découragé ni ralenti l'impôt sur le revenu.

La foule est allée d'enthousiasme en enthousiasme : des beaux fruits de la terre, légumes et céréales, à ceux des arbres et des arbustes; des produits merveilleux des races nationales sélectionnées par nos éleveurs de Normandie, de Bretagne et du Nivernais aux crues rouges ou dorées des célèbres et incomparables vignobles de la Bourgogne, du Médoc, de l'Anjou et de la Champagne!

On a fêté les triomphateurs, le bœuf gras Cornélius d'abord, un massif nivernais-charolais sorti de l'élevage de M. Ch. Advenier à Bessay (Allier). Le vainqueur — qui pèse 1,100 kilos — compte trois printemps; son dernier lui aura été glorieux et fatal; il lui aura valu la célébrité et la mort.

Le vainqueur des porcs est demeuré tout l'après-midi vautré dans sa paille bien fraîche, indifférent aux curiosités et aux admirations. C'est un superbe cochon, immense et rose, qui vit le jour dans les porcheries de M. Victor Rouland, à Evron (Mayenne). Ce champion du boudin et de la saucisse porte lourdement huit mois et quatorze jours; il fera en effet 87 kilos de charcuterie.

Mis dans des parcs d'honneur, hérissés de mâts pavés de drapeaux et d'oriflammes, les vainqueurs du Concours agricole resteront jusqu'à mardi à la galerie des Machines, puis, enrubannés et fleuris, meublant un grognard, iront vers les boucheries et les charcuteries, où ils connaîtront avant la mort un court et dernier succès de curiosité.

Frantz-Reichel.

A L'INSTITUT

BEAUX-ARTS

Voici le détail de l'élection à laquelle il a été procédé hier à l'Académie des beaux-arts et dont on a lu plus haut le résultat.

Notre éminent collaborateur Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire, qui a été élu, au sixième tour de scrutin, par 18 voix, contre 16 à M. Widor — en remplacement d'Ernest Reyer.

Les suffrages s'étaient répartis ainsi :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour	3 ^e tour	4 ^e tour	5 ^e tour	6 ^e tour
Gabriel Fauré...	11	14	14	15	14	18
Widor...	8	12	13	14	16	16
Marcel...	4	0	0	0	0	0
Lefèvre...	6	4	4	2	1	0
Pieret...	2	5	3	3	3	0
Pessard...	2	1	0	0	0	0
	33	33	34	34	34	34

Le nombre des suffrages s'était accru d'une unité à partir du troisième tour par suite de l'arrivée de M. Antonin Mercier, qui n'avait pas assisté au début de la séance.

A noter encore que quatre amis de l'élu n'avaient pu se rendre à cette séance : MM. François Flameng, retenu en Amérique; Léopold Flameng et Chaplain, malades; Denys Puech, rappelé dans le Midi pour un deuil de famille.

C'est par un télégramme que Gabriel Fauré, qui se trouve en ce moment en Espagne, a appris son élection. Ce télégramme lui a été envoyé par le maître Frémiet, son beau-père, qui, en descendant de la salle des séances, a le premier annoncé la bonne nouvelle à Mmes Frémiet et Gabriel Fauré, et au jeune Emmanuel Fauré, fils aîné de notre ami, qui l'attendaient dans son atelier de l'Institut.

M. Ch.-M. Widor, à qui le second rang est échu en partage dans le vote d'hier, et cela avec un nombre de voix très important, est universellement connu.

Son grand talent d'organiste est particulièrement apprécié, et ses œuvres : *la Korrigane*, *Maitre Ambros*, *Conte d'avril*, les *Pêcheurs de Saint-Jean*, et ses symphonies

d'orgue lui ont valu, avec les succès près du public, l'estime de tous les musiciens. Avant la séance M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel, avait introduit auprès de ses collègues le peintre Raphaël Collin, récemment élu en remplacement d'Ernest Hébert.

L'Académie, avant de se séparer, a proclamé les noms des dix élèves d'architecture de l'Ecole des beaux-arts admis à entrer en loge pour le concours du grand prix de Rome, et qui sont : MM. Woillez, Marrast, Moreau, Boulterin, Abella, Laprat, Lauzanne, Madeline, Vilain et Haefner.

SCIENCES MORALES

L'Académie, en comité secret, a procédé au classement des candidats au fauteuil vacant dans sa section d'histoire, par suite du décès de M. Luchaire. Nous en avons vu le résultat : en première ligne, M. Imbart de la Tour; en deuxième ligne, ex æquo, MM. Emile Bourgeois, Funck-Brentano et Lacour-Gayet; en troisième ligne, M. Rodocanachi. Election à l'une des prochaines séances.

M. de Lauzac de Laborie a fait une lecture sur « le Commerce parisien au lendemain de la proclamation de l'Empire, en 1804 ».

Charles Dauzats.

LA JOURNÉE

Obsèques : M. Auguste Weiner (réunion domiciliaire, 92, boulevard Flandrin, 10 h. 1/2).

Assemblée générale : Le Conseil national des Femmes françaises (Musée social, 5, rue Las-Cases, 3 heures). — La Société protectrice de l'enfance (8, rue d'Athènes, 2 heures).

Fêtes : Grande fête de la Ligue auvergnate au profit de l'œuvre des « Petits Parisiens en Auvergne » (40, avenue de Saint-Mandé, 9 heures). — Conférence-concert de la Ligue des patriotes, sous la présidence de M. Marcel Habert (8, rue Danton, 8 h. 1/2).

Réunion : La Société de l'Histoire de la Révolution française, sous la présidence de M. Jules Claretie, lectures et communications diverses (Sorbonne, amphithéâtre Edgar Quinet, 2 heures).

Cours et conférences : M. Philippe Berger, sénateur, membre de l'Institut : « Les Juifs en Egypte d'après les inscriptions » (Musée Guimet, 2 h. 1/2). — M. l'abbé Gaffre : « La Doctrine du patriotisme » (Sainte-Clotilde, 4 h. 1/2). — M. Emile Deshayes, conservateur du musée d'histoire naturelle : « Conférence-visite du musée (randez-vous avenue du Bois-de-Boulogne, 9 h. 3/4 du matin) ». — M. Ernest Chazet : « Les Droits de la foi » (44, rue de Rennes, 5 heures).

Informations

Intérieur. — M. Penard, nommé secrétaire général de 2^e classe du Gers, et non installé, est nommé sur sa demande sous-préfet de Saint-Sever en remplacement de M. Dupin et par permutation avec lui.

Mouvement judiciaire. — Par décret en date du 13 mars, rendu sur le rapport du garde des sceaux, sont nommés :

Conseiller à la Cour d'appel de Nîmes, M. Boudin, conseiller à Alger, en remplacement de M. Lavoué, admis à la retraite et nommé conseiller honoraire.

Substitut à la Cour d'appel d'Alger, M. de Rodon de Colombar, vice-président du Tribunal de première instance de cette ville.

Vice-président du Tribunal de première instance d'Alger, M. Demangeat, procureur à Mostaganem.

Procureur de la République à Mostaganem, M. Siane, procureur à Orléansville.

Procureur de la République à Orléansville, M. Folin, substitut à Tlemcen.

Substitut du procureur de la République à Tlemcen, M. Noret, juge d'instruction à Batna.

Juge à Batna, M. Delpeuch, juge de paix à Tlemcen.

Président du Tribunal de 1^{re} instance de Philippeville, M. Oliva, président à Constantine, en remplacement de M. Duminy, admis à la retraite et nommé conseiller honoraire.

Président du Tribunal de 1^{re} instance de Gray, M. Bolet, juge d'instruction à Lure, en remplacement de M. Lambert, admis sur sa demande à la retraite et nommé conseiller honoraire.

Juge à Lure, M. Grosjean, juge suppléant rétribué à Belfort.

Juge à Beauvais, M. Magnin, substitut au même siège.

Procureur de la République à la République à Beauvais, M. Delalé, substitut à Chaumont.

Substituts : à Chaumont, M. Boudier, juge suppléant à Dijon; à Béziers, M. Gon, substitut à Rodez; à Rodez, M. Durand, docteur en droit; à Mayenne, M. Prévot, juge suppléant à Chinon; à Carpentras, M. Neveu, substitut à Forcalquier; à Forcalquier, M. Toreille, juge suppléant à Lannion; à Lannion, M. Le Marchand, juge suppléant à Dinan.

Juges : à Pau, M. Sathou, juge d'instruction à Saint-Palais, en remplacement de M. Pech-Pajuel, admis à la retraite et nommé président honoraire; à Saint-Palais, M. Guizot, juge suppléant à Dax; à Digne, M. Carré, juge à Barcelonnette; à Barcelonnette, M. Vézire, juge de paix à Duperre (Algérie); à Montbéliard, M.

Maire, juge suppléant rétribué à Lourdes; à Saumur, M. Marchesseau, substitut à Mayenne.

Une lettre de M. Poincaré. — M. Poincaré, sénateur, a adressé la lettre ci-après à M. le ministre de la justice :

13 mars 1909.

Monsieur le ministre,

Consulté, il y a quelques jours, par le comité du Syndicat de la Presse sur la question de savoir s'il pouvait avoir protesté, en tant que journaliste, contre le régime imposé à certains journalistes, détenus pour d'autres faits que des délits de presse, j'ai dû répondre, comme on l'a rapporté, que cette intervention ne serait pas conforme au texte du pacte social et qu'elle ne pourrait être faite qu'individuellement par tous ceux des membres du syndicat qui la jugeraient nécessaire. Mais, en même temps, j'ai eu l'honneur d'attirer votre attention sur ce qu'il y avait de rigoureux dans le traitement qui semblait avoir été infligé à des écrivains. Or, ce matin, l'ordonnance du juge M. Maurice Pujol a été rendue, les menottes aux mains, devant la Chambre des appels correctionnels. Vous savez dût vous-même, l'autre jour, que tous ces faits ont été proposés par Gatchet, contre cette incroyable manière de faire. Je suis convaincu qu'il suffira qu'elle vous signale pour que M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur, et vous, vous donniez à vos administrations respectives l'ordre formel d'y mettre fin.

Je vous prie d'agréer, monsieur le ministre, etc.

R. POINCARÉ.

Noces d'argent. — L'Association amicale des anciens élèves de la faculté des lettres de Paris était hier soir, chez Marguery, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Aux côtés de M. Gervais, représentant le ministre ne l'instruction publique :

MM. Cart, président de l'Association; Liard, recteur de l'Académie de Paris; Croiset, doyen de la Faculté des lettres; Lintilhac, Bayet, Gauchier, directeurs de l'enseignement; Berret, Monnier, Drouot, Flourens, Rognon, chef du service de l'Institut; Pivaut, secrétaire général du Collège de France; le poète Le Goffic, André Baudouin, Rochelave, Bernaux, Steeg, Hauvette, Malapert, Guignabert, Couturier, etc.

Plus de cent convives.

Groupe d'amis au début, cette association ne compte pas moins de 650 membres aujourd'hui, et son but est des plus louables : elle vient en aide aux veuves et aux orphelins de ses anciens adhérents, grâce à la petite fortune qu'elle a pu acquérir, et elle voudrait, d'autre part, créer en France, dans les diverses universités, cet « esprit d'orgueil collectif et d'étroite solidarité » que la force des universités étrangères, des universités allemandes anglaises suront, et de leurs associations d'étudiants et d'anciens étudiants.

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

Nous voudrions même, nous disait M. Dronet, secrétaire de l'Association, établir des relations avec les associations similaires en France et à l'étranger, et donner à fournir du travail aux camarades qui en ont besoin, ce qui est la meilleure assistance confraternelle.

Ce dessein, M. Liard, dans une éloquent improvisation, dont il a souligné les toasts très goûtés de MM. Cart, Gervais, Alfred Croiset et Lintilhac, l'a préconisé aux applaudissements des convives.

La conférence Molé-Tocqueville a procédé au renouvellement de son bureau. Ont été élus : président, M. Sandras (appel au peuple); vice-présidents, MM. de Fernheim (gauche libérale) et Louis Perquinquière (droite royaliste); secrétaires, MM. Nolent (gauche libérale), Dalem (gauche démocratique), Chassagnon-Guyon (appel au peuple) et le baron André Daligay (droite royaliste).

